

Zeitschrift: Générations : aînés
Band: 27 (1997)
Heft: 4

Artikel: Nikita Magaloff : "On doit naître dans la musique!"
Autor: Arsenijevic, Drago / Magaloff, Nikita
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827328>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nikita Magaloff:

«On doit naître dans la musique!»

Coppet a gardé tout son charme. On y apprécie la sérénité de ses vénérables maisons d'un autre siècle. Une enseigne rongée par la rouille, battue par les vents et la pluie, elle est peu lisible. On distingue malgré tout l'inscription: «Le Vieux Couvent». La maison date de 1490. C'était effectivement un couvent. Depuis la fin du 15^e siècle, la vieille bâtisse a connu bien des locataires. Au printemps de 1967, j'y ai rencontré le pianiste Nikita Magaloff.



Un artiste passionné de musique et d'architecture

Photo Horst Tappe

Dans le salon, un magnifique piano à queue. Au-dessus de la cheminée, le portrait de la fille de Nikita Magaloff, Vanda, 26 ans, par le peintre russe Zverev. Dans l'escalier qui monte au premier étage, tout un mur était couvert de rayons chargés d'ouvrages en langue russe. Dans la chambre de travail de Nikita Magaloff, derrière un autre piano, le masque mortuaire de Chopin. Les parois étaient recouvertes de photos et de caricatures, notamment celles de Rubinstein et du maître de céans. Placées sous verre, les signatures originales de Franz Liszt et de Victor Hugo.

Nikita Magaloff se plaisait dans cette maison, à laquelle il aurait bien aimé s'attacher. «Mais, regrettait-il, avec tous les concerts, tous les festivals, c'est impossible.» Le célèbre pianiste essayait d'avoir au moins un mois de libre, sans concerts. Etant donné sa réputation internationale, c'était extrêmement rare. Et puis, le séjour à Coppet ne correspondait jamais à de vraies vacances. «J'ai mes deux pianos ici et comme je dois toujours revoir mon répertoire, je ne flâne jamais...»

La conversation était détendue. Nikita Magaloff n'avait rien à redouter: je n'avais pas apporté de magnétophone. Il avouait en fronçant ses sourcils épais: «Je n'aime pas le micro. Il m'obnubile, il me gêne. Je dois faire attention à chaque mot qui me semble irrémédiable, impossible à corriger. J'ai le même sentiment quand je dois enregistrer des disques. Je trouve qu'il se crée alors quelque chose

qui n'est pas naturel... On ne se sent pas inspiré, cela devient mécanique avec, de surcroît, la peur de la faute.»

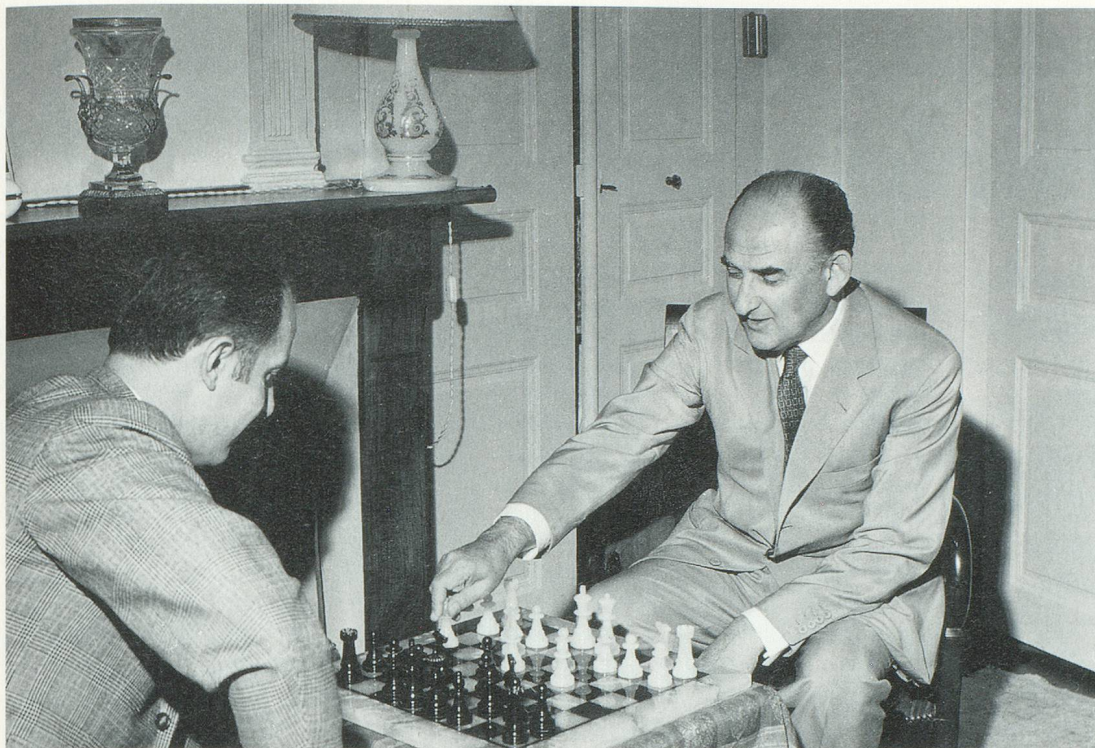
L'ami de Prokofiev

Nikita Magaloff, alors qu'il n'aimait pas les enregistrements, était pourtant attiré dès son enfance par le gramophone. Né en 1912, à Saint-Pétersbourg, l'amour de la musique lui était venu inconsciemment. Le compositeur russe Serge Prokofiev était un ami de la famille. Aussi loin qu'il remontait dans sa mémoire, Nikita Magaloff se souvenait de sa musique, des disques qu'il écoutait et qu'il transposait ensuite au piano.

Lorsque la Révolution d'octobre éclate, dans la famille Magaloff on est sûr de deux choses: premièrement, qu'il faut quitter le pays; deuxièmement, que le petit Nikita, âgé de cinq ans, a manifesté les premiers signes de son talent de musicien. Si bien que, réfugié en Finlande, Nikita Magaloff commença aussitôt à prendre ses premières leçons à Helsinki chez Maître Siloti, un élève de Franz Liszt. Il sent qu'il a la musique dans le sang. «Je crois que c'est indispensable, affirmait Nikita Magaloff. Il ne suffit pas d'être doué, de travailler beaucoup. On doit naître dans la musique!»

Les études de Nikita Magaloff se poursuivront à New York avec un élève de Godowskij, puis, plus tard, avec le Maître Isidore Philipp, à Paris, où le jeune émigré russe terminera le Conservatoire en 1929. Rien cependant ne prédestinait encore Nikita Magaloff à la carrière de concertiste. Il était surtout attiré par la composition.

Avec l'aide de Serge Prokofiev, il composera de la musique de chambre. Une sonatine, un concerto pour piano. Le chef d'orchestre Paul Klecki, qui, lui aussi, avait commencé par composer, m'avait dit un jour que la carrière d'interprète lui suffisait, que la composition ne lui manquait pas. «A moi, avouait au



Nikita Magaloff aimait jouer aux échecs. Il adorait ses pièces ciselées par un artiste florentin

Photo Bertrand

contraire Nikita Magaloff, la composition me manque beaucoup. J'ai toujours des idées, j'improvise souvent, mais malheureusement je ne trouve jamais de temps pour composer.» Son plus grand regret aura été de n'avoir jamais pu s'y replonger.

La passion des échecs

Le cours de la vie de Nikita Magaloff sera changé par sa rencontre avec Josef Szigéti. C'est aux côtés du violoniste hongrois que le pianiste russe deviendra concertiste. Il interprète d'abord la musique de chambre puis, dès 1934, tourne résolument la page et s'affirme comme soliste. Cinq ans plus tard, Nikita Magaloff épouse la fille de Szigéti, née à Genève. C'est également à ce moment-là qu'il décide de venir s'installer en Suisse près de son ami Igor Markévitch. Il habite d'abord Clarens, puis Céligny, avant d'aller s'installer à Coppet.

En 1949, il succède à Dinu Lipatti comme professeur au Conservatoire de Genève, classe de virtuosité. Il y restera pendant dix ans, mais devra abandonner, ses obligations de concertiste ne lui laissant pas assez de temps pour enseigner. «J'ai eu beaucoup de regrets, disait-il. Donner aux autres ce que l'on sait est

une tradition depuis Bach. On cherche, les choses se cristallisent. En apportant de l'aide aux gens on se développe soi-même.»

Magaloff comparait volontiers ce désir d'enseigner à la vocation des médecins.

Malgré toutes ses occupations, un concertiste, aussi célèbre soit-il, dispose tout de même de loisirs. A quoi Nikita Magaloff les consacrait-il? «J'aime jouer aux échecs. Je jouais avec Prokofiev, qui était un passionné de ce jeu, comme moi.» Magaloff jeta alors un coup d'œil quelque peu nostalgique sur des magnifiques pièces ciselées par un artiste florentin, en saisit la reine, la contempla un instant, puis la reposa sur l'échiquier avec un soupir: «Maintenant, je joue de moins en moins, car il n'est pas facile de trouver un partenaire pendant le peu de temps que je suis à la maison.»

Nous avons entamé une partie, juste pour nous mettre l'eau à la bouche ou, plutôt, pour satisfaire le photographe. Magaloff aimait aussi jouer quelquefois au bridge. Nouveau soupir: «Mais c'est encore plus compliqué, il faut être quatre!»

Restait la lecture. Magaloff préférait se replonger dans les grands classiques de la littérature russe, Gogol, Pouchkine, Dostoïevski. A

l'époque de notre rencontre, il relisait toutes les œuvres de Tchékhov. Nikita Magaloff adorait aussi la peinture. Il profitait toujours de ses voyages pour visiter les musées. «C'est à cause de cela que j'adore l'Italie, on n'a jamais fini de découvrir tous ses trésors.» Magaloff était alors inarrissable sur sa dernière joie: «Je viens d'avoir la révélation d'admirables fresques de Signorelli dans un monastère à 40 km de Sienne.»

Ce que Magaloff appréciait dans ses tournées, c'était précisément ce plaisir de visiter des villes comme Venise ou Dubrovnik, où l'on trouve des splendeurs architecturales, de magnifiques églises, des traces visibles d'un passé artistique incomparable. Pour la même raison, Magaloff n'aimait pas les Etats-Unis. «Certes, le public vous réserve un accueil excellent, les orchestres sont indéniablement parmi les meilleurs du monde, mais il n'y a rien à voir. Toutes les villes se ressemblent.»

Nikita Magaloff aimait aussi beaucoup les desserts. Pendant l'évocation de ses souvenirs d'enfance, sa femme nous avait servi quelques pâtisseries avec le thé. Il était tout content de voir que j'appréciais les sucreries autant que lui. Il s'en était si bien souvenu que, lors d'un dîner au terme d'un concert de Léonard Bernstein à Montreux, tout le monde s'étant précipité sur le buffet, Nikita Magaloff s'était emparé de deux immenses tranches de Forêt-Noire et, en m'en tendant une, m'avait lancé: «Entre connaisseurs, on doit toujours s'entraider!» Malheureusement, on n'a jamais eu l'occasion de rejouer une vraie partie d'échecs.

Drago Arsenijevic